

Celui du Dogger

Consigné dans mon bureau de force par des militaires du 2^e Régiment de Dragons, je profite du peu de temps qu'il me reste pour briser la propagande en cours et, avec l'aide de mon ami archéologue, révéler aux Français et au monde la vérité sur les événements récemment survenus à Orly. Pardonnez la maladresse des mots et du témoignage, je ne sais de combien de temps je dispose. Je sais simplement que moi, Pierre Laurec, sain de corps et d'esprit, doit révéler la vérité afin que chacun prenne les dispositions nécessaires, et que les autorités aient le courage d'ordonner une évacuation générale.

L'aéroport d'Orly a souhaité assurer une partie de son chauffage au moyen de la géothermie. C'est son droit le plus strict. Pour ce faire, ses services techniques ont souhaité puiser une eau géothermale souterraine déjà exploitée par de nombreuses communes de la région parisienne. A 1700 mètres de profondeur sous le sol francilien, en effet, bouillonne une véritable mer d'eau chaude à 75°C, emprisonnée dans une couche de roches poreuses datant du Dogger (autre nom du Jurassique moyen). Pour forer et installer la pompe géothermique nécessaire à leur projet, les services techniques ont fait appel à la société CORETEC dont je suis le directeur général. Nous avons l'habitude de ce genre de travail, aussi bien dans l'exploitation pétrolière que pour les recherches minières, et naturellement pour la géothermie.

Nous avons démarré le forage sur un parking déserté près de la chaufferie générale de l'aéroport, le 15 février dernier. Les deux avants-puits d'une profondeur de 35 mètres avaient été installés par un sous-traitant. La grue était arrivée 10 jours avant et était installée sans problèmes particuliers, pour 45 jours de forage non-stop à raison d'une petite quarantaine de mètres par vingt quatre heures. Le 4 avril vers 4 heures du matin, au moment où le forage dépassa les 1 650 mètres, l'équipe de nuit constata que la foreuse peinait dans une sous-couche difficile, particulièrement dure, et qui ne semblait pas prévue par les études du sous-sol réalisées en amont du chantier. L'appareil vrilla de manière inhabituelle, si bien que le responsable d'équipe, Manuel de Oliveira, stoppa tout précipitamment, avant de retenter quelques minutes plus tard. Après quelques secondes de la même difficulté, les appareils signalèrent que la passe était franchie. La tête foreuse reprit sa lente descente avec une facilité presque plus grande qu'auparavant. Le forage se poursuivit jusqu'au petit matin. Informé de l'incident, je vins sur les lieux avec l'équipe de relève très tôt le 5 avril.

Nous fûmes accueillis par une agitation inhabituelle. Les hommes de Manuel couraient en tout sens en exprimant un grand étonnement un peu craintif, et nous entraînèrent immédiatement vers les gigantesques bacs de rétention où parvenaient les boues de forages et où elles étaient décantées et filtrées pour être en partie réinjectées dans le processus de creusement. Manuel se pencha avec moi par-dessus le bord du bassin. Je ne pus que constater, sur ses indications, le caractère inhabituel des boues qui remontaient depuis, selon lui, le fameux incident de la nuit. Au lieu d'une sorte de glaise visqueuse vert-de-gris, la pompe recrachait une

matière très liquide, à la couleur indescriptible, tirant à la fois sur le rouge et sur le violet, parsemée de reflets huileux, et dégageant une odeur insupportable.

J'ordonnai immédiatement l'arrêt de la machine et hurlai à Manuel ma colère qu'il n'ait pas tout stoppé plus tôt. Il me soutint que ses hommes et lui n'avaient remarqué ce changement de nature des boues que cinq minutes avant mon arrivée, à la faveur des premières lumières du jour. Notre dispute professionnelle fût de courte durée, car à peine les pompes étaient-elles stoppées qu'une secousse tellurique nous jeta tous à terre. Elle ne dura que quelques secondes, mais fût mémorable par sa violence d'une part, par sa localisation d'autre part. En effet, aucune autre personne, en dehors de nos équipes, de l'avait ressentie. Autour de nous, la vie de l'aéroport se poursuivait, les routes et échangeurs d'autoroute continuaient d'accueillir une dense circulation. Les bureaux les plus proches de la chaufferie étaient intacts. Notre site de forage était, lui, sens dessus-dessous, des tuyaux étaient tombés, des fissures étaient apparues autour des puits, et un homme avait eu la jambe broyée par un bidon d'huile qui lui avait roulé dessus. Il hurlait de douleur. Tandis que nous nous affairions à le calmer et à appeler des secours, un ouvrier de l'équipe de nuit, d'origine haïtienne, qui se trouvait tout près du puits de forage lors du séisme, nous affirma avoir entendu, durant le tremblement de terre une sorte de hululement sourd issu des profondeurs.

Après le départ de l'ambulance qui transportait notre infortuné compagnon, nous renvoyâmes tous les ouvriers chez eux pour la journée et convoquâmes une réunion d'urgence avec les ingénieurs de conception, les services techniques de l'aéroport ainsi que les services de sécurité. Il fût décidé d'arrêter totalement le chantier dans l'attente d'une expertise. Nous fîmes ainsi venir, le même jour, des experts du bureau de recherche géologique et minière (BRGM), qui prélevèrent des échantillons du liquide que notre forage avait extirpé.

Le site de forage fût déserté. Le 6 avril, je revins sur les lieux avec les responsables du bureau d'études qui avait examiné le sous-sol avant le démarrage des travaux. Nous constatâmes tout d'abord que les failles qui rongeaient le sol depuis les puits s'étaient agrandies depuis la secousse de la veille. Les ingénieurs prirent des photos, puis, au cours de la réunion de briefing que nous eûmes ensuite, se montrèrent perplexes, voire dubitatifs, au point d'accuser mes équipes d'avoir dévié du plan de forage décidé sur leurs conseils et percé quelque canalisation. C'était un argument spécieux, de mauvaise foi puisque à la profondeur de l'incident, aucune canalisation ne passait.

La discussion fût interrompue par un appel embarrassé du BRGM au sujet de la matière sous-terrainne prélevée. Le scientifique que je pris au bout du fil m'appelait du bureau du directeur. Il balbutiait de manière à la fois intriguée, enthousiaste, et paniquée. Au bout de quelques phrases, je me sentis défaillir, et je du m'asseoir. Le Bureau se déclarait incompétent pour connaître la composition exacte du liquide, qui n'était certainement pas géologique. Je mis le haut-parleur du téléphone et lui demandai de répéter

exactement ce qu'il venait de me dire. Les ingénieurs présents, les responsables d'Orly, les assistantes, bref, la dizaine de personnes qui assistait à la réunion écoutèrent, médusés, le scientifique du BRGM nous affirmer que le liquide remonté par le forage était un composé biologique. C'était une forme de sang animal !

Le lendemain, 7 avril, une cellule de crise fut réunie à la direction des Aéroports de Paris, en présence notamment de représentants des ministères des Transports et de l'Intérieur, d'un représentant de la région Ile de France, et de plusieurs chercheurs émérites en géologie, zoologie, paléontologie, archéologie. La réunion fût houleuse, tous les savants refusant absolument d'admettre qu'une chose appartenant au règne animal puisse exister à 1650 mètres de profondeur, et que cette chose puisse être vivante et « perdre du sang ».

Mais les plus sceptiques d'entre nous furent prompts à admettre l'atroce réalité quelques temps plus tard. Après la réunion nous sortîmes tous pour une nouvelle visite du site. A peine notre assemblée était-elle sur les lieux qu'une nouvelle secousse se produisit. Nous nous jetâmes tous à terre, tandis que le sol vibrait bizarrement. Nous entendîmes les fissures du bitume progresser en craquant, tandis que nous vîmes le derrick du puits littéralement exploser sous le coup d'une poussée verticale provenant des profondeurs. Dans un fracas assourdissant, le derrick retomba en mille morceaux, suivi par les projections phénoménales des dizaines de tubes d'acier mis en place tout au long des milliers de mètres du forage. Les tubes étaient éjectés de manière spectaculaire à plusieurs mètres de hauteur, comme autant d'échardes extirpées par la force surhumaine d'une terre vivante, d'une terre exprimant son refus total de ces corps étrangers en son sein.

Le dernier tube retomba sur le sol dans un bruit effroyable, puis tout s'arrêta d'un coup. Toutes les personnes présentes, témoins de l'indicible, se tassaient, car les mots n'auraient pu retranscrire leur horreur, leur doute, le basculement de leurs certitudes. Nous partîmes rapidement. Les représentants des ministères donnèrent de nombreux coups de fils, fébriles, depuis leurs téléphones cellulaires. Le lendemain, l'aéroport tout entier fut bouclé par l'armée. Les médias, prévenus, se perdaient en conjectures. Le ministre de l'Intérieur fit une déclaration en milieu de journée. Pour le monde entier, il s'agissait d'un risque majeur d'attaque terroriste sur le site d'Orly. Pour nous les témoins, les acteurs du chantier, et tous ceux qui de près ou de loin avaient eu vent de la nature problématique du liquide découvert en sous-sol, cette journée marqua le début de notre mise en quarantaine, consignés dans nos bureaux, privés de toute communication avec l'extérieur, y compris avec nos familles, et gardés par des militaires sourds à nos requêtes et indignations. C'est ce jour-là, 8 avril, que le grand public, vous, avez entendu parler de ce qui est arrivé pour la première fois, quoi que sous une version maquillée.

Lors d'une des nombreuses réunions de debriefing auxquelles nous fûmes contraints, un archéologue présent lors de l'accident parvint à convaincre les représentants militaires et gouvernementaux de faire venir un de ses

anciens collègues du CNRS. Ce personnage nous fût décrit comme un chercheur retraité dont la carrière avait été marquée, sur la fin, par une « placardisation » brutale et discrète, motivée par son état de santé mental qui, s'il n'était pas à proprement parler jugé défaillant, posait assez de soucis pour justifier une mise à l'écart définitive. L'archéologue nous parla de ce vieux collègue avec un mélange de crainte et de respect, sentiments qui, nous avoua-t-il, avaient remplacé l'amusement et la pitié qu'il éprouvait face à celui que tout le monde avait fini par considérer comme un « vieux fou ». A l'aune de ce qui était arrivé au forage, cependant, l'archéologue nous invita à prêter une oreille attentive à son collègue, dont les théories, alimentées par des décennies de recherche axées sur les civilisations et littératures anciennes ou disparues, pouvaient, à présent, nous éclairer sur la véritable nature de ce que le forage avait rencontré.

Le jour de sa venue, nous étions, acteurs et témoins de l'accident de forage, tous réunis dans une grande salle au premier étage de nos bureaux à Orly, desquels nous ne pouvions sortir. Dans toute autre circonstance, la logorrhée verbale du vieux chercheur m'aurait sans doute fait rire, ou pleurer. Mais ayant vu ce que j'avais vu, sachant ce que je savais, ses paroles résonnèrent d'une cohérence funeste. L'archéologue, qui, de par son expertise, est plus utile aux autorités, dispose d'une plus grande, quoique limitée, liberté de mouvement, et m'a promis de s'arranger pour faire passer ce mot à l'extérieur, à un journaliste de ses connaissances, afin que le monde sache.

Je retranscris ici de mémoire les propos du vieux chercheur considéré comme fou. Dans mon isolement forcé je ne cesse de les ressasser, et je peux ici les livrer de manière je pense assez fidèle. Je jure sur ma tête et celle de ma famille qu'à quelques mots près, le contenu de ce qu'il nous a dit est reproduit avec fidélité :

« Ce que je vous révèle est le fruit d'un travail de trente années. Trente années de recherches basées sur des documents que seule une poignée d'hommes a pu consulter depuis que l'Homme peut lire et écrire. Ces livres sont les exemplaires uniques d'un savoir interdit, mis à l'index par toutes les grandes religions et idéologies du monde. Ils sont jalousement gardés dans les bibliothèques interdites des grands centres théologiques et scientifiques de la planète : le Vatican, La bibliothèque Widener de l'université d'Harvard, l'université Al Azhar du Caire, le Palais du Potala au Tibet... Ces livres secrets ont des titres abscons et obscurs, sont écrits dans les langues multiples et parfois éteintes, afin de décourager curieux et profanes. Ces livres se nomment Stances de Dzyan, Necronomicon, Grand Albert, Texte de R'lyeh, De Vermis Mysteriis, Manuscrits Pnakotiques...

Ces livres relatent tous, à des degrés divers, les rivalités cosmiques qui ont opposé, en ces temps immémoriaux, de sombres dieux amorphes à d'autres entités spirituelles aussi dénuées de morale que de raison. Bien avant l'homme, bien avant les dinosaures, avant même que la première bactérie unicellulaire ne remue au fond des mers, la terre et l'univers

étaient le théâtre d'une guerre sans fin, d'un conflit universel entre des êtres dont la description défie toute imagination. Certaines de ces entités avaient pour domaine les vents, les galaxies, les vides cosmiques et les tempêtes incroyables qui balayaient la surface des mondes. D'autres se terraient dans les recoins géométriques non-euclidiens, les grottes lunaires, et dans les profondeurs des planètes bouillantes en gestation. Parmi ces entités de la roche et du concret, opposées à celles de l'air et du vide, les Dholes étaient les plus grandes, les plus atroces et les plus éveillées. Semblables à d'immenses serpents endormis, ou encore à des lombrics de la taille de fleuves entiers, les Dholes étaient ces vers immémoriaux dont l'image nous est parvenue au travers des âges, par la grâce des mythes et légendes du monde entier : dragons asiatiques, monstres marins craints des navigateurs, dieux serpents d'Amérique du Sud, Krakens et autres Scylla des mythologies européennes...

La victoire des entités terrestres contre celles des cieux fut entérinée bien avant l'âge de l'homme. N'ayant plus d'ennemi, les choses des roches et des angles, de la terre et de la matière sont retournées à leur repos multimillénaire mérité, tandis que les dieux célestes, intangibles, ont été exilés dans les immensités stellaires et les espaces inter-dimensionnels. Cependant, il arrive que ceux des espaces tentent parfois des incursions dans la dimension concrète qui est celle de notre réalité. Alors, toujours, une vigie de ceux du sol s'éveille et affronte le perturbateur pour le renvoyer dans le cosmos. C'est ainsi qu'un équilibre est maintenu, que notre réalité est possible, que notre univers est vivable.

La chose que vos travaux de forage ont percée n'est autre qu'un Dhole, qui, pour une raison que j'ignore, se trouve proche de la surface terrestre. Sans doute est-il en train de remonter lentement, durant des siècles, afin d'entamer, comme c'est son devoir, la lutte contre un fléau céleste à venir. Or le fait de l'avoir blessé peut lui laisser penser que l'ennemi est déjà là. Et que cet ennemi, c'est l'homme ».

Les paroles du vieux chercheur laissèrent l'assemblée à la fois sceptique et terrifiée. Je crois que nombreux sont ceux d'entre nous qui auraient préféré avoir découvert une sorte de monstre du Loch Ness, ou un descendant des dinosaures miraculeusement intact. Le lien entre le sang remontant du forage et ces histoires pré-humaines abracadabrantes n'est pas facile à établir, du point de vue de la raison cartésienne qui anime nos esprits.

Et pourtant, au fur et à mesure que la fréquence des séismes augmente, que d'étranges hululements musicaux se font entendre depuis les failles et crevasses toujours plus nombreuses, j'ai la certitude que le vieux fou dit la vérité. Bien qu'enfermé et tenu au secret, je fais passer ce message, par l'intermédiaire de mon ami archéologue, aux populations du monde : fuyez. Fuyez le plus loin possible d'Orly, et de la région entière. Car nous avons dérangé et blessé un Dhole, qu'il est de plus en plus furieux et menace chaque jour davantage de faire surface. Bien qu'enfermé je ne suis pas fou, je crois profondément que le Dhole du Dogger arrive et que nous sommes sur sa route.

Et je ne suis pas le seul à le croire, car j'entends déjà le vrombissement d'avions de chasse. Ils s'apprêtent à bombarder le site ? Mais sont-ils au courant que nous n'avons pas été évacués et que nous sommes coincés dans nos bureaux désertés ? Mon geôlier semble être parti... J'ai peur, j'entends le sol craquer et des explosions qui se rapprochent. Les murs tremblent, je ne peux m'enfuir, je continue d'écrire pour témoigner, ça y est le plafond s'écroule, tout est sombre, une odeur atroce... oh ce hululement !